



**MONIQUE DEYRES**



D'herbes folles, de graines migratoires, de  
sentiers adoptés,  
De fleurs attendues... ton jardin est toujours  
de présent

C'est un lieu intérieur où ne règnent ni les choses,  
ni la mode ;  
araignée vigilante, c'est lui que tu tisses

Tu suis les rythmes biologiques dans l'attente  
apaisée de la moisson

Tu as pacte lié avec cette terre chaude et  
humide,  
sœur aveugle qui ne refuse pas l'accueil

Entre mémoire et attente tu nourris le désir

Tu ignores la fuite

La paresse est vertu, qui laisse apparaître, au  
creux du temps, ton message

H.Botet 1991



le petit pommier bleu,  
gardien du seuil

Monique Deyres est artiste et jardinière, son jardin n'est pas planétaire mais il la suit, il naît sous ses pas dans la campagne, la montagne ou la forêt, dans ses voyages, ses séjours en France ou à l'étranger, il naît aussi dans son atelier sous son regard et avec la virtuosité de ses mains magiciennes qui donnent forme et sens.

En 1986 avec les siens elle s'installe à Voiron au bord de la Chartreuse tout près du centre ville ; la maison-jardin offre des espaces divers qui s'articulent. Les grandes baies vitrées reflètent le jardin et appellent celui-ci à envahir la maison.

Les murs extérieurs vibrent au rythme des feuillages de bambous noirs, fleurissent avec opulence à la saison des hortensias, embaument de mille fragrances des herbes aromatiques cultivées sur la terrasse de la cuisine, croulent sous les grappes des glycines qui descendent du toit.

Son jardin est de frémissements d'herbes, de profusion de couleurs, de masses organisées de tous les verts du monde qui font valoir si bien l'éclosion des premières fleurs printanières.

Monique connaît les plantes par leur nom, les reconnaît dès la première pluie qui les fait sortir de terre, elle se penche sur elles sachant les soins qu'il lui faut leur apporter, elle sait les marier, les soutenir, les protéger. Elle s'allie aux saisons et aux heures du jour pour leur parler.

Son jardin est à fleur de peau, les pétales, les feuilles sont au bout de ses doigts et leurs histoires se prolongent dans l'atelier.

L'atelier qui se fait écho du jardin, laboratoire des germinations, mémoires des plantes (fleurs, fruits, arbres), recueil de graines, de pollens, de pistils, de pétales séchés, de cendres végétales.

Jardin d'expérimentation où elle dévoile les commencements et laisse surgir les espérances et les fins.

Jardin mental qui nous accompagne longtemps et si loin.



En 2012, Monique et Daniel Deyres sont venus s'installer dans la maison familiale aux environs de Toulouse, elle a retrouvé la terre qu'elle avait quittée après ses études. Aujourd'hui elle vit dans son pays. Tous les matins aux bords de l'aube elle reste immobile dans son jardin et se laisse envahir par une force qui la cloue au sol, elle est comme arbre planté dans cette terre généreuse du Lauragais.



Le Lauragais ! Terre de cocagne qui s'offre aux regards en déployant un paysage immense aux couleurs fauves qui s'anime telle une houle, océan de terre où les molasses sous les eaux ont pris un modelé d'une grande amplitude et d'une grande douceur. Depuis le début de l'éocène, cette terre d'eaux et de sables mêlés a été sculptée d'Est en Ouest par un éventail de rivières issues de la Montagne Noire. L'ensemble de ces vallées structure avec force le paysage toujours en mouvements: les collines dont le dos s'étire en ligne, se croisent se mêlent, se perdent dans les lacs collinaires avec la fluidité du sable qui glisse dans nos mains ou de l'eau qui s'écoule. Les entrelacs des routes à l'assaut des collines mesurent leur peine en musardant, en tournant inlassablement pour notre plaisir de découvrir les grands champs dormants qui descendent dans la vallée et de repérer les villages fièrement plantés sur le haut des crêtes.





Dans sa petite enfance elle a connu les fermes et les champs alentour où l'été les blés dorés, les fleurs de tournesols répandaient une lumière intense et où l'hiver déclinait tous les bruns fauves de la terre labourée en hachures régulières.

Le cœur de cette terre fouillé par son père à la recherche de l'histoire romaine du pays lui a offert des surprises de temps immémoriaux. Il a trouvé des pierres qui l'ont intrigué. Il s'est renseigné auprès de spécialistes qui expliquèrent leur présence à l'époque où les grandes mers se sont retirées. Ces témoins exposés sous une vitre dans le bureau de son père ont fait de cette terre un pays originel, élémentaire et si vieux que la sagesse ne pouvait qu'y régner. Aujourd'hui elle est liée à la mémoire de ces temps, elle est faite de ce pays natal, puissant, généreux, riant.



Tous ses jardins ne furent-ils pas l'écho de cette terre qu'elle a aimée, ne sont ils pas liés à la vieille maison familiale où elle vit aujourd'hui avec son mari.

C'est une maison plantée solidement en contrebas de la place de l'église d'où l'on découvre le toit en pente douce, elle se refuse à l'arrogance et évite d'attirer l'œil. Demeure bourgeoise à l'assurance tranquille du paysan sur son sol, elle déploie ses murs de briques égayés par de nombreuses fenêtres dont les volets verts s'harmonisent avec le crépi ocre des murs et avec la chaleur des briques toulousaines. La façade sud fatiguée par vents et soleil laisse apercevoir de grandes taches blanches, émiettements du crépi où des cartes océaniques se dessinent proposant à l'œil l'évasion vers quelques îles mythiques.

La maison elle même est une maison-île, entourée de ses jardins bordés de routes. Le verger est au nord, au sud la terrasse domine le parc planté d'arbres divers par plusieurs générations, sur la terrasse au plus proche de la maison les herbes aromatiques embaument et à l'abri des buis fleurissent penstemons, iris, féjoa, lagestromia, orchidées, belles de nuit, ellébores, sauges diverses, ficoïdes...

En rencontrant le cadre de sa petite enfance on est submergé par les émotions, il nous semble que ce pays est déjà gravé en nous. S'impose à nos souvenirs sa première exposition où une toile de sac de meunier accrochée à un cadre de bois par les vrilles d'un kiwi nous parlait de ses liens avec son pays natal sans nous livrer la magie du moulin de Nartaud, perdu au fond d'une vallée, un chemin aux miroirs pluvieux dans les creux nous y conduit, il traverse d'immenses champs gorgés d'eau où la mollasse s'assombrit.

Le moulin est silencieux, endormi depuis des siècles à l'ombre des grands arbres. Depuis longtemps les eaux du Girou ont été détournées. Restent dans les eaux stagnantes le reflet des piles de cette vieille construction.

Au-delà de l'image, une vibration, un souffle, nous habitent.



Monique est revenue à sa source. Elle y trouve un havre où aux vacances elle retrouvait avec joie les murs chauds, silencieux qui dans son enfance avaient gardé ses secrets. Dans les plis de sa mémoire ces bonheurs sont enfouis.

Aujourd'hui elle emprunte les gestes quotidiens des absents pour faire vivre cette demeure : économie rurale, hospitalité, entretien des choses, des plantes, attention aux saisons.

Je la vois, elle marche dans le jardin lentement, laissant l'oubli l'envahir pour mieux goûter le présent et attendre de se couler dans le paysage.

Se souvient-elle du jour où elle est partie, échappant à la magie de cette maison et à la tendresse des siens qui la limitait ?

Ce jour là elle a conquis sa liberté pour « devenir ».

Les années ont passé avec son mari: deux ans au Mexique et ensuite avec leurs deux enfants à Vezénobres, Grenoble, Voiron, Budapest, ensuite en Suède et en Espagne. Pour eux elle inventait des cocons de vie chaude, gaie, pleine de surprises et faisait naître des jardins autour avec une créativité joyeuse.

Et puis elle a doublé les heures du jour pour faire une formation aux Beaux Arts de Grenoble, l'aventure commençait...

C'est dans l'atelier que je l'ai reconnue: absorbée, silencieuse, en dehors de l'agitation, elle était dans un va et vient lent pour approcher un ressenti encore confus qui conduirait son geste sur la toile. Cette concentration exigeante a retenu mon regard et je n'ai plus perdu de vue l'artiste dans son rendez vous avec la création

L'empathie qu'elle porte aux choses ne désarme pas. Dans toutes circonstances on sent qu'elle est du monde qu'elle touche avec les yeux, les mains, les pieds...

En 1992 sur une plage d'Oléron où terre et ciel s'accordaient, loin de la foule, je l'ai vue s'abandonner au vent et inscrire sur le sable à l'aide d'un bois flotté le rythme des vagues, l'errance des mouettes, le bonheur des pieds nus dans la fluidité du sable... elle créait un parcours labyrinthique qui revenait au centre où naissait la conscience d'une communication vitale avec le monde.

La mer sournoise allait anéantir ces traces quand un enfant s'est approché; sans hésitation, les bras tendus au vent qui le porte, il entre dans cet univers hors du temps, entre ciel et mer.

Il est grave. Ses yeux fixent les lignes, murs fragiles de sable, son pas suit le dessin avec précision comme s'il acceptait les règles d'un jeu nouveau où les murs sont infranchissables et les impasses mortelles. Il semble seul sur la plage. Rien d'autre n'existe que le chemin à trouver. Avec obstination il poursuit sa quête.

L'enfant et l'artiste savent s'approcher en rêvant tout au bord de l'indicible et cheminer, étonnés, vers le centre, le seuil, tout ce qui pose question pour trouver le « sens ».

Ce qu'elle a offert à cet enfant, elle l'offre généreusement dans ses œuvres aux regards désarmés.

La constante présence des végétaux dans son œuvre exprime la relation privilégiée qu'elle entretient avec la nature. Cette présence au monde de la terre la préserve des modes, des écoles et sa liberté règne pour s'inscrire avec justesse dans les espaces d'expositions qui lui ont été proposés depuis 1989.

Elle a rencontré un accueil chaleureux dans la région de Grenoble et au-delà en France et à l'étranger, partout elle a décliné le temps des plantes pour nous offrir un langage singulier qui ouvre les portes au mystère de la vie. Anne Langlais, responsable de l'exposition, écrit : « ses œuvres repoussent l'anecdote.....l'artiste travaille avec la matérialité de ce qu'elle offre à nos sens et non avec la représentation »

Elisabeth Chambon conservateur du musée Géo Charles a exposé à plusieurs reprises le travail de M.Deyres et suit son parcours avec intérêt. On retrouve dans les catalogues ses analyses sensibles sur sa création et son originalité dans le monde de l'art « Telles sont les œuvres de Monique Deyres, réconciliation avec une terre inépuisable, une reconstruction de la relation au monde »

Les expositions de Hongrie, du CAUE d'Annecy et les travaux d'atelier sont moins connus, je les évoque avec un regard d'amateur qui va à la découverte de l'artiste et de son œuvre avec lenteur, en laissant le temps moduler mes perceptions pour atteindre un espace de liberté. Installée en Hongrie en 1991 elle a trouvé une terre accueillante aux collines douces qui lui rappellent le Lauragais. Ses expositions à l' Espace Tuzölto et au Musée des Arts Décoratifs et au Kiscelli muséum de Budapest. ont eues beaucoup de succès.



Le Kiscelli Museum installé dans une ancienne abbatale un peu à l'écart de Budapest a accueilli de grands artistes. Monique Deyres n'a pas hésité à exposer seule dans cet immense vaisseau ocre rouge, nu, silencieux, sans voix mais où flotte encore l'écho des prières.

Espace essentiel où le regard est comblé par le vide.  
Son installation en 2001 respecte cette simplicité. Avec très peu d'éléments elle réussit à habiter ce lieu en lui donnant une résonance qui amplifie les volumes

Au centre de la nef, de grands panneaux de bois reliés deux par deux, plaqués au sol tracent une voie qui souligne l'horizontalité. Ces dalles aux couleurs mordorées composées de terre, de cendres, de sables, de feuilles, de fleurs, fondus dans des couches de cire d'abeille rappellent la stratification des terres dans le long voyage du temps. De la brillance des cires émane une lumière profonde comme venant de loin. Le regard est fasciné, maintenu au sol, les pas sont lents, rythmés par la succession des panneaux. Le parcours sollicite l'attention et la méditation.





Arrivés au chœur tout bascule. L'œil est attiré vers le haut, l'envol architectural est souligné par l'installation de voiles superposés et suspendus à plus de 10 mètres de haut. Ces panneaux légers sont composés de carrés de soie aux couleurs douces des végétaux broyés, des sables, cendres, pollens... Il y a une légèreté dans cet envol qui nous surprend, nous donne une sensation d'apesanteur.

L'architecture de cette église favorisait des volumes propices à la méditation en utilisant l'horizontale et la verticale pour que de la terre l'esprit aille vers le ciel. Ces symboles forts dans la nudité de l'édifice sont respectés par l'artiste qui invite les visiteurs à ce parcours initial. L'ancrage à cette terre tout au long de la nef est suspendu par une aspiration vers le haut, joie dans la luminosité, légèreté de l'être. Mais sur le mur de la nef un élément attire notre attention. A hauteur d'homme des photos... une ligne d'horizon verte sur la brique rouge. Sur 25m de long, 60 centimètres de haut poussent des herbes : feuilles, tiges et racines apparentes. Herbes hors sol, nées de rien. C'est inattendu, dérangent.

Arrêt sur image... Un doute surgit : montrer l'invisible est une transgression ?...  
Dans ce lieu où a régné la suprématie de l'homme en relation avec son dieu apparaît l'herbe, humble végétal magnifié sur ces murs. Cette dissonance interroge. En Hongrie à l'époque beaucoup d'artistes attiraient l'attention sur l'écologie mais il n'apparaît pas que le défi de l'artiste soit réduit à cette mouvance de pensée.

Dans ce lieu, sa parole se doit d'être forte : choisir les murs d'une église n'est pas anodin!

Monique Deyres sous une pirouette fait basculer nos assurances.

Toute son œuvre est un accompagnement fraternel avec la nature. En gardant les yeux ouverts sur le monde elle s'intéresse à la vie que nous partageons avec les végétaux, les animaux, les montagnes et les mers, les étoiles dans le ciel.

Dans cette église elle éclaire un chemin à l'homme sans dieu, responsable de sa propre vie et respectueux de toute vie pour en silence participer à l'harmonie du monde.



A plusieurs reprises Monique Deyres a été sollicitée par les CAUE de la région Rhône-Alpes. Dernièrement intéressé par ses travaux le CAUE d'Annecy lui a demandé de participer à un travail pédagogique sachant qu'elle avait construit des murs à l'aide de briques végétales composés de tiges, de branches, de feuilles, de lichens, ou de mousses mais aussi elle avait utilisé dentelles, voiles de soie, papiers transparents pour élever des abris illusoires

L'évocation des murs nous touche et fait surgir des images mentales fortes : nostalgie d'une lumière rose derrière une vitre, image d'une douceur enclose dans les murs et parfois dans le creux de la nuit des désirs fous de portes ouvertes sur l'infini du monde

Elle a accepté de travailler sur les murs : ces murs où s'écrit notre première histoire, ces murs qui nous entourent, nous préservent, nous enferment.

A Annecy elle a abandonné le rêve pour construire deux murs, hauts de 2m50, larges de 3.m et de 2.m90. Murs compacts, massifs, sans ouverture, installés en équerre. Sur chaque côté des murs elle a collé 1000 photos d'atelier ou d'exposition, de 20/10 cm, format brique, reliées par un joint blanc.

En entrant dans la salle d'exposition on butte contre un mur coloré, haut, qui s'oppose à nous. L'œil est surpris. L'accumulation d'images, leur proximité donnent une densité telle que les murs nous semblent séparation, obstacle même. Nous sommes à l'extérieur, exclus d'une vie cachée. Pour éviter l'affrontement et rester à l'abri de nos forteresses intérieures, nous longeons le mur rapidement et contournons l'obstacle avant d'atteindre la face cachée du mur où le coin nous attend.

Tout coin dans une maison est une chambre, espace réduit où l'on aime se blottir, se ramasser sur soi-même. Ici le coin est comme deux bras ouverts qui accueillent l'entrant. C'est le lieu d'intimité retrouvée, nul besoin de s'échapper, c'est au contraire l'immobilité qui s'installe : une pause dans la paume du repos\* Le temps s'arrête, on habite le lieu. Le resserrement du coin où l'imaginaire règne agrandit l'espace, réconcilie le vide et le plein. Ce lieu d'intimité apprivoise l'infini : « c'est dans la concentration la plus grande de l'espace que la dialectique du dedans-dehors prend toute sa force » Bachelard\*

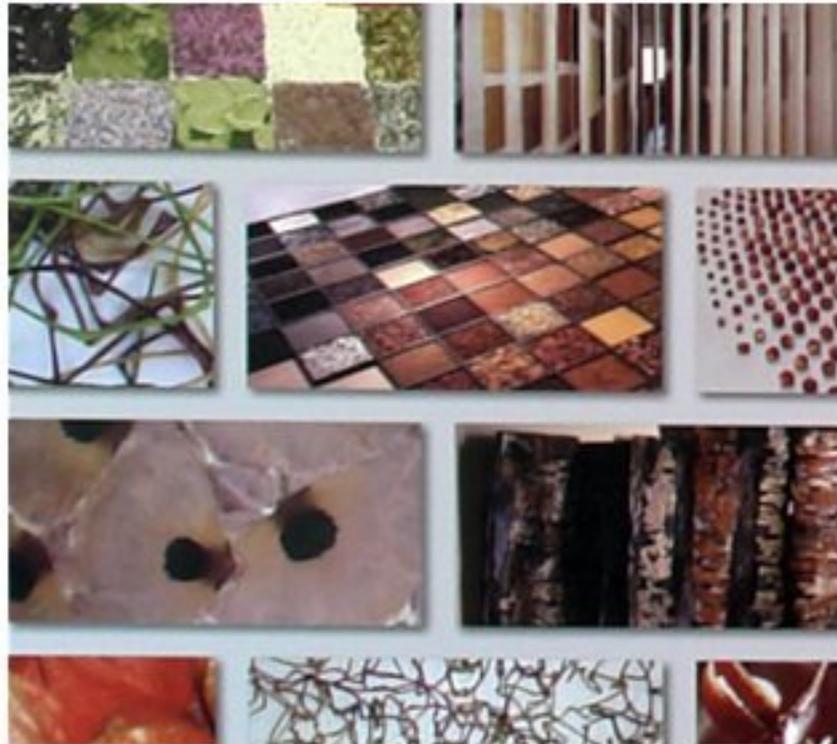
C'est seulement dans ce repos immobile, propice à la contemplation que notre œil s'arrête. L'esprit flottant nous abordons l'œuvre, ce n'est pas le mur opposition ou le mur rassurant que nous contemplons mais des centaines de photos perçues comme une seule note en suspend





Peu à peu l'attention s'aiguise, mille photos d'atelier, d'expositions nous livrent un puzzle dont chaque élément parle de nature, terres, herbes, fleurs, fruits, ombelles ou branches, racines et tiges présentées en série, en alignement, en enroulement, en enchevêtrement.

Écritures qui racontent les essais et les découvertes de l'artiste. Cet entour nous offre une niche sympathique et nous livre au monde. Les murs qu'elle a élevés s'ouvrent sur des jardins improbables qu'il nous reste à reconstituer.



Ce jeu où elle dédouble les espaces se complique également avec le temps : tous ces flashs sont autant d'alvéoles d'instant livrés en vrac, dans le plus grand désordre. Chaque photo est particulière, isolée. Il n'y a pas d'histoire. Le regard que nous portons sur chaque photo nous limite. Nous ne percevons pas de durée et pourtant l'ensemble crée une atmosphère, un tout ; Ces photos appellent un regard d'abandon qui accueille ces images accumulées comme une rivière qui s'écoule. Alors nous percevons une vie unifiée, image forte, essentielle qui aura un écho en nous. L'artiste au-delà des murs nous entraîne subtilement à revisiter nos vies afin de nous trouver.



A partir de 2004 et pendant de nombreuses années les visites d'atelier ont offert une aventure qui paraissait sans fin : un rituel s'est instauré à l'époque où les pommes sont mures. Chaque matin M Deyres va vers le pommier. C'est un petit pommier bleu, veilleur du jardin, il accueille l'étranger. Lentement elle va vers lui, se penche pour éviter ses branches basses et s'incline vers la terre afin de ramasser une à une les pommes tombées. Un geste de reconnaissance, un geste de vénération ...

Puis lentement, elle va poser les pommes sur le sol de son atelier, elle les dispose avec soin dans un ordre d'elle seule connu, elle joue avec leurs tailles, avec leurs positions, ayant soin qu'elles accueillent sous le meilleur angle l'éclair de lumière sur leur rondeur.

Rondes, vertes, immobiles mais vivantes : elle les contemple.

L'artiste à ce moment sait-elle où elle va, ce qu'elle cherche avec cette humilité recommencée, ses va et vient quotidiens du jardin à l'atelier, ses inclinaisons profondes pour placer et déplacer ses pommes.... Il y a une lenteur dans ses gestes, une lenteur dans son regard... absorbée par un dialogue qui nous échappe.

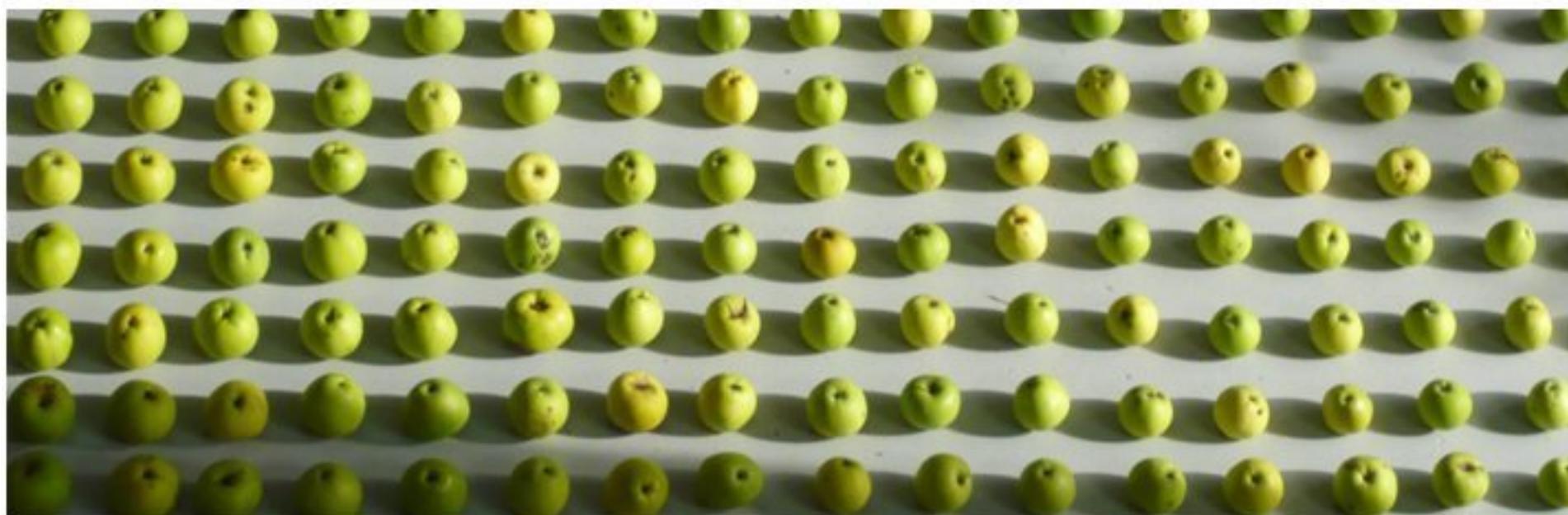
Les pommes du pommier de Monique, pendant toutes ces années ne furent-elles qu'une obsession ?

Son cheminement est marqué par une quête aveugle mais obstinée. Il semble que les gestes s'imposent à elle.

Rituel grave, rituel aux yeux fermés, habité cependant par une petite joie renouvelée.

Chaque jour les mêmes gestes comme une chanson qui tourne dans la tête.

Rituel et rythme où mûrit une approche intime : qui d'elle ou de la pomme s'approprie l'autre ?



Au fil des jours ne restent au sol que les pommes qui tiennent haut la tête, et lentement se dessèchent, se rident : volonté de survivre ? L'artiste fait des expériences, elle suspend chaque pomme défaillante au bout d'un fil d'acier et tous les jours photographie leurs transformations, après des années les destinées s'affirment : de la résistance à l'abandon : chaque pomme a une histoire unique mais une fin semblable quand au bout de plusieurs années desséchées et noircies elles sont réduites à la manière des têtes de Jivaros. L'artiste ainsi dénonce l'injustice des destins aussi bien que l'égalité devant la mort. Chaque année dans son atelier sur un rectangle de trois mètres cinquante de côté sur quatre, elle installe les pommes serrées les unes contre les autres, calibrées, de même taille, même carnation, vaillantes petites pommes astiquées, celles qui sont là, ignorent le ver, la pourriture.

Un régiment de pommes lustrées, brillantes, l'œil vif, elles vont n'en doutons pas au même rythme, une deux, une deux...

Arrive le jour où des pommes flanchent, retirées, le régiment resserre ses rangs. Un malaise nous envahit, sur un champ de bataille un soldat en remplace un autre !

Sans mot elle nous entraîne à porter un autre regard sur son travail, elle nous offre un miroir de notre société : n'a-t-elle pas immortalisé des pommes en dorant leurs photos pour en faire des masques mortuaires.

Au fil des ans des trognons de pommes desséchés composent un bataillons de petits soldats,  
au garde à vous sans état d'âme, immuables pions d'un jeu où rois et dames de bois précieux,  
résistent. ;

Ses installations parlent de société mais approchent l'intime dans le dernier message d'une gravure originale. La cinquième année l'artiste a sacrifié ses dernières pommes, celles qui ne portent pas de trace de ver, ni de pourriture, les plus belles, elle les a pressées, compressées de sorte qu'elles s'inscrivent en creux sur le papier blanc, laissant les traces de leurs ultimes saveurs.

C'est léger, un souvenir, un souffle, un mot, la dernière ligne d'une lettre d'amour... tous témoignages uniques de vies de pommes : ici une rondeur qui attend la caresse, là les pétales transparents de la fleur sous le fruit, ailleurs le dernier dessin de la branche qui a usé de son bleu. L'intemporel surgit...

Monique Deyres avec presque rien, les moyens les plus pauvres, l'exigence impérieuse de rester au plus proche de son milieu de vie, fait basculer les visions. L'écriture lumineuse de ces pommes nous racontent leurs histoires qui sont aussi les nôtres ; inégalité devant la vieillesse, la maladie, résistance de ceux capables de vivre au delà pour accomplir leurs destinées et au cœur de chacune l'essence même de la tendresse.





Comme le loup de Gubbio, frère de Saint François d'Assise, la pomme est notre proche, notre semblable dans le cycle de la vie.

Monique Deyres dans ses expositions et ses installations présente le végétal simple, humble. Ce qui pousse sous nos pas dans l'indifférence devient médium pour sans bruit mais avec force poser les questions essentielles que rencontre l'homme sur les commencements, la vie, la mort.



Monique Deyres prête sa voix aux plantes, elle nous entretient du mystère des origines avec ses germinations aveugles, de la force pour survivre en milieu hostile, de la générosité flamboyante qui enchante les jardins, du renoncement silencieux qui accueille les fins. Cette porosité au monde végétal gomme les raideurs intellectuelles et prétentieuses d'une civilisation marquée depuis deux mille ans par le règne de l'homme tout puissant.

Sensible et engagée, elle ne triche pas, elle fait sa trace en dehors des diktats de la mode. Son souci de l'équilibre et de la qualité de la forme peut nous abuser. Plaisante certes mais son œuvre exige plus qu'un regard admiratif. : « D'où parle-t-elle ? » C'est alors que le regard différé s'impose. François Jullien philosophe n'écrit-il pas « Compter sur le différé signifie que je ne me borne pas à ma visée, que je donne « du temps au temps » que je sais attendre un aboutissement qui ne m'appartient plus. Je me défais de l'impatience de cueillir, pour pouvoir cueillir ne faut-il pas déjà, quelque part, laisser murir ? »

Le jour où j'ai rencontré sa terre natale j'ai compris que sa force elle la puisait sans le savoir dans son histoire, une histoire si lointaine qu'elle nous échappe. D'ailleurs elle ne nous parle pas directement de la terre dont elle est pétrie, mais évoque cette terre de pastel qui l'a accueillie au mois de mai mêlant à son odeur celle des roses anciennes que l'aïeule cultivait avec amour. C'est dans son pays que j'ai su qu'elle labourait cette terre secrète pour en faire une force, Cette relation charnelle l'a nourrie, a enrichi sa vie intérieure et c'est de ce qui est enfoui profond dans son être, eau dormante où la vie palpite, qu'elle puise sa vérité.

Paysage premier qui s'est inscrit définitivement et qu'elle a entretenu avec attention, obstination, rigueur : qualités des gens de la terre qu'elle n'a pas reniées. Sa vie s'est déroulée alors au plus près du monde.

Elle a fait alliance avec la terre, cette terre évidente au visage lisse qui nous a été donnée et nous rassure, celle qui inlassablement caressée par les jours et les nuits partage avec nous le temps, cette terre inerte, forte et chaude que nous voulons amie.

Elle n'a pas repoussé la terre de l'ombre, gouffre d'inconnu, de menaces, d'ensevelissement. Terre longue nuit de travail où tout ce qui la touche est par elle détruit, désintégré, accolé, resserrée, broyé, absorbé, transformé.

Elle est entrée dans son silence, elle a suivi le parcours aveugle des racines, elle a accepté la lente décomposition des choses comme une chance de renouveau et dans cette terre elle a enraciné son œuvre de jardinière et d'artiste.



Avec son œuvre elle a habité le monde, en itinérante, à l'ombre de fragiles abris précaires : huttes de ramures, tentes arachnéennes de dentelles, de racines, tous plantés dans la terre mais ouverts à tous vents. Les murs protecteurs n'existent pas qui la priveraient des fleurs, mousses, herbes, écorces, poussières, présences où elle trouve les échos lointains des perceptions et des émotions qui depuis le commencement tissent sa vie : « l'enfance est là, non les quelques lueurs auxquelles nous nous raccrochons mais une eau profonde d'oubli dans laquelle nous baignons -Henry Michel

Sensorielle tout passe par son regard, ses mains, sa peau, ses mouvements.

Dans chacun de ses jardins elle est attention : elle se penche sur l'herbe, elle effleure une feuille, elle respire l'odeur des pins ou du lilas,, elle admire le dernier panache du cèdre, elle froisse en passant menthe et verveine, elle gratte le sol pour préserver une jeune pousse... Son rapport quotidien au monde est d'abord un émerveillement qui sollicite tous ses sens et qui éveille en elle ce qui ne s'exprime pas. C'est à partir d'une vision forte qu'elle cherche patiemment à cerner, à concrétiser pour pouvoir projeter ce qu'elle voit en elle.

. Elle rentre dans l'atelier avec ses cueillettes innocentes, ses mains sont à l'œuvre, elles trient, rapprochent, élaguent, disposent : gestes répétés d'approches diverses. Les rituels qui reposent sont propices à un abandon où la patience et la lenteur accompagnent son travail pour aborder cette nuit où elle trouve couleurs et formes, la livrant à l'inconnu et à la recherche de ce qui en elle fait vie.

Tous ses efforts sont sollicités dans cette phase marquée par les tâtonnements : temps de recherches, d'essais, de murissement mental pour être au plus près de ses visions premières. Le mode d'expression de l'artiste ne relève pas des techniques traditionnelles, elle utilise son corps pour percevoir et après de multiples manipulations inventives elle organise l'œuvre.

Il faut la voir déplacer, confronter, couper, redresser, plier, assouplir, lisser. Ce qui fait penser que ses mains sont intelligence, rapides, contrôlées, elles sèment le désordre pour trouver une autre solution, elles jouent avec le temps, souvent elles provoquent délibérément des destructions à l'aide de ciseaux, (accumulés dans son atelier; de toute tailles, de toutes origines ils constituent une vraie collection)

Une de ses dernières œuvres illustre particulièrement la nécessité pour elle de se séparer pour mieux rebondir vers une renaissance.



Depuis une vingtaine d'années elle a l'habitude de découper en bandelettes les vêtements inutilisés de la famille. Rassemblés dans des bacs sous forme d'échantillons, photographiés systématiquement et conservés jusqu'au jour où elle décidera de leurs donner vie. De la destruction de ces pièces qui avaient touché leurs corps et représentaient des temps de vie intime, elle recompose une œuvre dense de secrets bonheurs, d'émotions, d'attentes évoqués dans l'ombre. A l'aide de ces morceaux de tissus elle confectionne des coussins-briques recouverts de tissus très colorés pour construire une pyramide. Cette démarche symbole de renaissance est réalisée sur plusieurs dizaine d'années. L'œuvre joue sur l'intime caché qu'elle ne révèle pas mais qu'elle énonce laissant le mystère régner. Nimbée d'incertitude la pyramide s'impose dans l'espace.

Trois ans après la présentation de cette création au musée Géo Charles à Grenoble l'œuvre rebondit. Les photos contenues dans les bacs ont été découpées, déchirées. Ensuite ils ont été recousus pour faire des tableaux de 1m50 sur 0,90 !

Ces transformations racontent la vie, le mouvement, l'adaptation, le changement perpétuel et nous confrontent au temps.

Sa première création utilisait les vagues souples d'un arbre délité par un très long séjour au bord d'un lac collinaire, ensuite elle a suivi la croissance d'un kiwi qui avec souplesse accrochait une toile ancienne à un cadre. L'année suivante elle présentait les écorces d'un vieux saule en un catafalque triomphant. Elle tissait le lien avec le passé, déjà elle définissait la voie qui s'amorçait d'aller et retours sans nostalgie. Elle a su dans ses expositions jouer avec les temps : dans un musée d'archéologie n'a-t-elle pas fait surgir des poteries gallo-romaines dans un nuage de pétales de roses !

Elle est semble-il à la pointe de la rencontre des temps. Elle ne renie rien, elle cherche toujours cette confrontation du passé avec le futur en imposant son présent plein, humble et vivant.

C'est le cercle des temps qu'elle approche en juxtaposant les fins et les commencements. Sans jouer avec les mots elle nous questionne, elle nous entraîne loin vers une réflexion close par les religions, l'habitude, le passéisme..

Depuis vingt cinq ans elle poursuit sa quête de l'essentiel et nous fait découvrir l'harmonie du monde où l'homme trouve sa juste place.





Crédits photographiques: D. et M. Deyres, M. Rey, H. Botet  
septembre 2015







[www.matisseo.com](http://www.matisseo.com)



0000000